

sèrent la limite de la vérité, et à une jeunesse abusée succéda une virilité orageuse. Regrettant les années consumées dans la poursuite d'un fantôme et le gaspillage de facultés destinées à un plus digne emploi, il était resté avec des passions ardentes, dont la fureur, après avoir débordé et répandu la désolation sur sa voie, avait laissé ses meilleurs sentiments en proie à une lutte intestine et à d'amères réflexions sur sa vie agitée. Mais, conservant sa fierté et refusant de s'accuser lui-même, il attribuait à la nature une part du blâme, et rejetait toutes ses fautes sur l'enveloppe de chair qu'elle a donnée pour prison à l'âme et pour nourriture aux vers, jusqu'à ce qu'il en vint à confondre le bien et le mal, et à prendre pour l'œuvre du destin les actes de la volonté. Il avait l'âme trop haute pour descendre à l'égoïsme commun; il savait parfois sacrifier son intérêt à celui d'autrui, non qu'il cédât à la pitié ou au sentiment du devoir, mais par je ne sais quelle étrange perversité de pensée qui le poussait avec un secret orgueil à faire ce que nul autre que lui n'eût voulu faire. Cette même impulsion, dans un moment de tentation, l'égarait pareillement dans la voie du crime : tant il planait au-dessus ou retombait au-dessous des hommes au milieu desquels il se sentait condamné à vivre ! tant il avait à cœur de se séparer en bien ou en mal de quiconque partageait sa condition mortelle ! Cette condition, il l'avait en horreur, et son âme avait fixé son trône bien loin du monde, dans des régions de son choix. De là, regardant froidement passer à ses pieds le reste des humains, son sang coulait plus calme dans ses veines : heureux s'il n'avait jamais été réchauffé par le crime ! heureux s'il avait toujours conservé cette lenteur glaciale ! Il est vrai qu'il vivait comme tout le monde et paraissait faire tout ce que faisaient les autres hommes ; il ne se révoltait pas brusquement contre les lois de la raison ; c'était dans son cœur et non dans sa tête qu'était sa démençe. Rarement il s'égarait dans ses discours ; rarement il dévoilait ses pensées de manière à choquer ses auditeurs.

## XIX.

Malgré cet air glacial et mystérieux et ce désir apparent de rester inconnu, il avait l'art (si toutefois ce n'était pas un don de la nature) de graver son souvenir dans le cœur des autres : ce n'était peut-être pas de l'amour, — ni de la haine, — ni rien de ce qui peut s'exprimer par des paroles ; mais nul ne le voyait impunément, et quand on l'avait vu on ne pouvait s'empêcher de s'enquérir de lui. Ceux à qui il parlait en gardaient mémoire, et ses paroles, même légères, faisaient impression : on ne pouvait dire ni comment ni pourquoi, mais il s'enlaçait forcément à l'esprit de ses auditeurs et y laissait imprimé un souvenir d'amour ou de haine ; quelle que fût la date du sentiment qu'il avait inspiré, amitié, intérêt ou aversion, l'impression était profonde et durable ; vous ne pouviez pénétrer son âme, et vous étiez tout étonné de voir qu'il avait trouvé le chemin de la vôtre ; sa présence vous poursuivait ; malgré vous, vous lui accordiez de l'intérêt. C'est en vain que vous tentiez de vous débattre dans ce filet intellectuel, son génie semblait d'autorité vous interdire de l'oublier.

## XX.

On donne une fête où se rendent les chevaliers, les dames et tout ce que le pays a de plus distingué par la richesse et la naissance. Lara est du nombre des convives accueillis au château d'Othon. L'allégresse circule dans la salle étincelante de lumière ; le banquet et le bal déploient tour à tour leurs splendeurs ; et la danse, où brille un cortège de beautés charmantes, joint par une chaîne fortunée l'harmonie et la grâce. Heureux les cœurs jeunes et les mains jolies qui s'unissent dans ces groupes bien appareillés ! A ce spectacle, les fronts soucieux se dérident, la vieillesse sourit et se croit ramenée aux jours du bel âge ; la jeunesse elle-même, dans cet enivrement des cœurs, oublie que ces doux moments se passent sur la terre.

## XXI.

Et Lara contemplait tout cela avec une joie tranquille : si son âme était triste, son front mentait ; il suivait des yeux

toutes ces beautés agiles dont les pas légers ne réveillent pas d'échos. Appuyé contre un haut pilier, les bras croisés, le regard attentif, il n'a pas remarqué qu'un œil sévère est fixé sur lui. L'altier Lara n'a pas coutume d'endurer un regard scrutateur comme celui-là. Enfin il s'en aperçoit. La figure de cet homme lui est inconnue; mais il semble chercher la sienne, et la sienne seule. Une sombre investigation le préoccupe; son extérieur annonce un étranger; jusqu'à présent il a examiné Lara sans en être aperçu; enfin leurs yeux se rencontrent, empreints chez l'un d'une curiosité vive, chez l'autre d'un muet étonnement. L'émotion commence à se peindre dans le regard de Lara, comme si celui de l'étranger lui eût été suspect. Le visage fixe et sévère de l'inconnu semble en dire plus que le vulgaire ne peut en deviner.

## XXII.

« C'est lui ! » s'écrie l'étranger, et cette parole est répétée à voix basse par tous ceux qui l'ont entendue. « C'est lui ! » — « Qui, lui ? » se demande-t-on de toutes parts, jusqu'à ce qu'enfin ces mots, devenus plus distincts, arrivent aux oreilles de Lara. Ils ont si rapidement circulé qu'il serait difficile de rester impassible devant l'étonnement général et le coup d'œil de cet inconnu. Mais Lara n'a point bougé, ses traits n'ont pas changé; — la surprise qui s'était d'abord manifestée dans son regard immobile et attentif s'est maintenant effacée; sans lever ni baisser les yeux, il les promène autour de lui, pendant que l'étranger continue à l'examiner, et, se rapprochant de lui, s'écrie avec une ironie hautaine : « C'est lui ! — comment est-il ici ? — qu'y fait-il ? »

## XXIII.

C'en était trop; Lara ne pouvait laisser passer de telles questions, articulées d'un ton si haut et si menaçant. Fronçant le sourcil, mais d'un accent froid, où respire moins d'arrogance que de fermeté calme, il se tourne vers l'audacieux questionneur : — « Mon nom est Lara ! — quand je connaîtrai le tien, ne doute pas de mon empressement à

reconnaître comme je le dois la courtoisie d'un tel chevalier. Je suis Lara ! — as-tu besoin d'en savoir davantage ? Je n'élude aucune question et ne porte pas de masque. »

— « Tu n'éludes aucune question ! — Réfléchis, — n'en est-il aucune à laquelle ton cœur doit répondre, et qui répugne à ton oreille ? Et moi, me crois-tu donc inconnu aussi ? Regarde-moi encore ! ta mémoire du moins ne t'a pas été donnée en vain. Oh ! jamais tu ne pourras annuler une moitié seulement de la dette qu'elle t'a imposée; l'éternité te défend d'oublier. » Lara jette sur son visage un regard lent et investigateur, mais il n'y peut rien découvrir qu'il connaisse ou qu'il veuille consentir à connaître; — sans daigner répondre, il secoue la tête d'un air de doute, et, laissant percer à demi son mépris, il se détourne pour s'éloigner; mais le farouche étranger lui crie de rester : « Un mot ! — Je te somme de rester, et de répondre à un homme qui, si tu étais noble, serait pour le moins ton égal; mais vu ce que tu as été et ce que tu es encore, — ne fronce pas le sourcil, mon seigneur; si ce que je te dis est faux, il te sera facile de me contredire; — mais vu ce que tu as été et ce que tu es encore, je n'ai pour toi que du mépris; je me défie de ton sourire, mais ton air menaçant ne m'intimide pas. N'es-tu pas cet homme dont les actions.... »

— « Qui que je sois, je n'entendrai pas plus longtemps de telles paroles, un tel accusateur; ceux qui y attachent de l'importance peuvent écouter le reste, et accepter pour vrais les contes merveilleux sans doute que tu as à leur faire, après avoir si bien et si courtoisement commencé. Qu'Othon fête ici un hôte si poli, je lui en témoignerai ma pensée et mes remerciements. » Othon, surpris, croit alors devoir intervenir : « Quelles que soient les révélations que vous ayez à vous faire, ce n'est ni le moment ni le lieu convenable; vous ne devez pas troubler la joie de cette réunion par des paroles hostiles. Sir Ezzelin, si tu as quelque chose à dévoiler qui intéresse le comte Lara, tu peux attendre à demain pour t'expliquer ici ou ailleurs, comme il vous plaira à tous deux de le régler; je me porte ton garant; tu n'es pas inconnu,

quoique récemment arrivé de pays lointains, comme le comte Lara; une longue absence t'ait rendu en quelque sorte étranger parmi nous; si, comme je le crois, le courage et les sentiments de Lara sont dignes de sa naissance, il ne démentira pas la noblesse de sa race, et ne refusera pas d'accéder à ce qu'exigent les lois de la chevalerie.»

— « Eh bien ! à demain, » répond Ezzelin; « qu'on mette à l'épreuve notre mérite et notre sincérité à tous deux ; je ne dirai rien que de vrai ; j'y engage ma vie et mon épée, ainsi que ma part du séjour des élus ! » Que répond Lara ? Son âme se replie sur elle-même, soudainement absorbée dans une contemplation profonde ; les paroles et les regards de toute l'assemblée semblent dirigés sur lui seul ; mais il demeure silencieux ; il promène autour de lui des yeux distraits ; sa pensée est ailleurs, bien loin, — bien loin. — Hélas ! cet oubli de tout ce qui l'entoure n'annonce que trop des souvenirs profonds.

## XXIV.

« A demain ! — oui, à demain ! » Ces mots sont les seuls qui s'échappent des lèvres de Lara ; sur son visage aucune émotion ne se trahit ; dans ses grands yeux la colère n'allume point de flammes ; cependant il y a quelque chose dans le ton de sa voix qui indique une détermination forte, bien qu'inconnue. Il prend son manteau, s'incline légèrement, et quitte l'assemblée. Au moment où il passe devant Ezzelin, il répond par un sourire au coup d'œil menaçant dont ce seigneur semble vouloir l'accabler : ce n'est pas le sourire de la gaieté, ni celui d'un orgueil contenu, exhalant par le dédain le courroux qu'il ne peut dissimuler : c'est le sourire d'un homme qui a dans son cœur la conscience de tout ce qu'il veut faire, de tout ce qu'il peut endurer. Cela annonce-t-il la paix et le calme d'une âme vertueuse, ou l'endurcissement sans remède d'un cœur vieilli dans le crime ? Hélas ! l'un et l'autre ont une assurance trop semblable pour qu'on puisse en croire les traits et le langage ; c'est par les actes, et par les actes seuls, qu'on peut discer-

ner cette vérité dont la découverte est si difficile aux cœurs inexpérimentés.

## XXV.

Et Lara appelle son page, et sort. Ce jeune serviteur obéit au moindre mot, au moindre signe de son maître ; seul il l'a suivi du sein de ces lointains climats où un soleil plus brillant échauffe les âmes ; pour Lara il a quitté sa terre natale ; appliqué à ses devoirs, et calme quoique jeune, silencieux comme celui qu'il sert, il montre une fidélité au-dessus de sa condition et de son âge. Bien qu'il connaisse la langue du pays de Lara, il est rare que ce dernier lui transmette ses volontés dans cette langue ; mais dès que Lara lui fait entendre quelques paroles dans l'idiome de sa patrie, il accourt et répond aussitôt ; ces accents connus, chers comme ses montagnes natales, éveillent dans son oreille leurs échos absents, et lui rappellent ses amis, sa famille, qu'il a quittés, abjurés pour un seul homme, — son ami, son tout ; sur la terre, il n'a point d'autre guide ; comment s'étonner de le voir rarement s'éloigner de lui ?

## XXVI.

Svelte est sa taille, et délicats les traits de ce visage qu'a bruni son soleil natal, tout en respectant ses joues où monte souvent une rougeur involontaire ; ce n'est pas cet incarnat charmant de la santé dans lequel le cœur tout entier vient se réfléchir ; c'est la teinte malade d'une souffrance secrète, c'est une rougeur fébrile et passagère. La flamme ardente de son regard semble venir d'en haut, allumée par une pensée électrique, malgré le voile de ses longs cils qui ombrage ses noires prunelles, et tempère leur ardeur d'une teinte mélancolique ; cependant on y lit moins de douleur que d'orgueil, ou si c'est de la douleur, c'en est une qui ne saurait être partagée : il ne se plaît ni aux amusements de son âge, ni aux espiègleries de jeune homme, ni aux tours de page ; on le voit pendant des heures entières tenir ses regards attachés sur Lara, et s'absorber dans cette contemplation inquiète. Lorsqu'il n'est pas avec son seigneur, il s'en va errer seul ; ses réponses sont brèves,

jamais il ne fait de questions ; il a pour promenade les bois, pour délassement quelque livre étranger, pour lit de repos le bord d'un ruisseau limpide ; il semble, comme celui qu'il sert, vivre à part de tout ce qui captive les yeux ou remplit le cœur, ne point fraterniser avec les hommes, et n'avoir reçu de la terre que le présent amer — de l'existence.

## XXVII.

S'il aime quelque chose au monde, c'est Lara ; mais son affection ne se manifeste que dans son respect et ses actes, dans de muettes attentions ; et sa sollicitude, qui devine ses désirs, les accomplit avant que sa bouche les ait exprimés. Et néanmoins il y a dans tout ce qu'il fait je ne sais quelle hauteur ; on voit que cette âme n'est pas de trempe à endurer les réprimandes. Son zèle est supérieur à celui que témoignent des mains serviles, mais il n'obéit que dans ses actes, son air commande ; on dirait que ce sont ses désirs, plus encore que ceux de Lara, qu'il exécute, et assurément il ne le sert pas pour un salaire. Son maître ne lui impose que des tâches légères, comme de tenir son étrier, de porter son épée, ou d'accorder son luth, ou quelquefois encore de lui lire des livres des temps passés, écrits en langues étrangères. Jamais il ne se mêle aux autres serviteurs ; il ne leur témoigne ni déférence ni dédain, mais une noble réserve qui fait voir combien peu il sympathise avec cette troupe familière ; quel que soit son rang ou sa naissance, son âme peut s'incliner devant Lara, mais non descendre jusqu'à eux. Il semble d'une extraction plus haute, et avoir connu de meilleurs jours. Sa main ne porte point l'empreinte de travaux serviles ; sa blancheur toute féminine, rapprochée du velouté de cette joue, semblerait annoncer un autre sexe, n'était son costume, je ne sais quoi dans son regard de plus hardi et de plus fier que n'en comporte le regard d'une femme, et une violence cachée plus en harmonie avec son climat brûlant qu'avec son corps délicat et frêle. Cette véhémence reste contenue dans son cœur, sans se trahir par des paroles ; mais à son air on la devine. Kaled est son nom, mais le bruit court qu'il en portait un autre avant de quitter

les montagnes de sa patrie. Souvent il lui arrive d'entendre répéter ce nom tout haut, à côté de lui, sans y répondre, comme s'il n'était pas familier à son oreille ; ou bien on le voit se retourner brusquement, comme s'il se rappelait tout à coup que c'est son nom qu'on vient de prononcer ; à moins que ce ne soit la voix de Lara qui l'appelle, car alors l'oreille, les yeux, le cœur, en lui tout s'éveille.

## XXVIII.

Il avait jeté les yeux sur la salle joyeuse, et avait remarqué, comme tout le monde, cette querelle imprévue. Quand il entendit autour de lui la foule s'étonner que l'orgueilleux Lara restât aussi calme, et supportât cette insulte infligée par un étranger, et à ce titre doublement blessante, le jeune Kaled rougit et pâlit tour à tour. Ses lèvres blanchirent, ses joues s'enflammèrent, et à son front monta cette froide sueur qui s'élève quand le cœur agité s'affaisse sous le poids de pensées devant lesquelles la réflexion recule. Oui, — il est des choses qu'il faut oser dès qu'on les a conçues, et dont l'exécution doit à peine attendre que la pensée en soit instruite. Quelle que fût l'idée qui préoccupât Kaled, elle suffit pour fermer ses lèvres et torturer son cerveau. Ses yeux restèrent fixés sur Ezzelin jusqu'au moment où Lara jeta en passant un sourire de dédain au chevalier. Quand Kaled vit ce sourire, il changea tout à coup de visage, comme s'il venait d'y reconnaître quelque chose ; sa mémoire en lisait plus dans une telle expression que n'en disait aux autres l'aspect de Lara. Il s'élança rapidement auprès de lui, et dans un moment tous deux eurent disparu, laissant après eux dans la salle comme un vide. Tous les regards étaient tellement fixés sur Lara, tous les cœurs s'identifiaient tellement à cette scène, que du moment où sa grande ombre cessa de se projeter sur le portique et d'y relever la lueur éclatante des flambeaux, chacun sentit son cœur battre plus vite, et une émotion profonde soulever sa poitrine, comme lorsque nous sortons de quelque rêve bien noir auquel nous ne croyons pas, mais que nous redoutons toutefois, parce que le pire est toujours le plus près de la vérité. Ils sont donc

partis, — mais Ezzelin est là, le visage pensif, l'air impérieux; mais il ne reste pas longtemps; avant qu'une heure se soit écoulée il tend la main à Othon, et sort.

XXIX.

La foule s'est retirée, et les convives reposent; le châtelain courtois et ses hôtes empressés ont été demander le sommeil à leur couche accoutumée, où se calme la joie, où voudrait dormir la douleur, où l'homme fatigué des agitations de son être s'affaisse dans le doux oubli de la vie: là reposent les espérances fébriles de l'amour, les ruses de la perfidie, les tourments de la haine, les projets de l'ambition trompée; sur tous les yeux l'oubli secoue ses ailes, et l'existence éteinte s'étend dans un cercueil. Quel autre nom donner à la couche du sommeil? sépulcre de la nuit, foyer universel où gisent nus et sans défense la faiblesse et la force, le vice et la vertu; heureux de respirer un moment sans avoir la conscience de son être, l'homme bientôt se réveille pour lutter contre la crainte de la mort, et pour fuir, bien que chaque jour éclaire pour lui de nouvelles douleurs, ce dernier sommeil, sans contredit le plus doux, puisque c'est le plus exempt de rêves.

### NOTES DU CHANT PREMIER.

<sup>1</sup> Quoique le nom de Lara soit espagnol, comme aucun détail du poëme ne fixe ni le pays ni le temps dans lequel vivait le héros, le mot *vassal*, qui ne pourrait s'appliquer aux classes inférieures en Espagne, où il n'y a jamais eu de vassaux attachés au sol, a été mis ici pour désigner les compagnons de notre héros tout d'imagination. B.

<sup>2</sup> Un des caractères les plus remarquables de la poésie de lord Byron, malgré la diversité des formes qu'il a employées successivement et le puissant cachet d'originalité dont il les a marquées, est la ressemblance qui existe entre ses différents personnages, à tel point qu'entre les mains d'un écrivain moins supérieur l'effet général serait d'une monotonie désespérante. Tous ses héros, à peu d'exceptions près, sont des Childe-Harold; tous ressentent tour à tour les poignantes sensations de la douleur et de la joie, tous ont un sens profond de ce qui est noble et honorable, tous sont exaspérés par la plus légère injure en conservant le masque du stoïcisme et en affectant le mépris du genre humain. La vigueur d'une première pas-

sion, l'éclat des sensations de la jeunesse, sont représentés uniformément comme ternis par une première imprudence, par les remords d'une faute, et la source des joies et des illusions comme tarie par une connaissance prématurée de la vanité et du néant des plaisirs de ce monde. Ces traits généraux sont communs à tous les sombres héros de lord Byron, depuis l'illustre pèlerin jusqu'à celui qui porte le turban d'Alp le renégat. A Byron seul il était permis d'offrir plusieurs fois au public le même caractère. Son génie si varié, qui puisait aux sources mêmes de la passion, savait tellement en combiner les effets, que l'intérêt était toujours éveillé quoique le principal personnage fût toujours à peu près jeté dans le même moule. Ce ne sera pas un des moins remarquables phénomènes littéraires de cet âge que, pendant une période de quatre ans, au milieu d'un grand nombre de talents poétiques élevés, un seul auteur, un auteur qui se servait de sa plume avec l'indolence superbe d'un homme de qualité, et choisissait des sujets toujours identiques, ait pu, malgré le sombre coloris dont il revêtait ses héros, conserver la faveur du public, que lui avait méritée sa première publication; — et cependant les choses se sont passées ainsi entre lord Byron et le public. SIR WALTER SCOTT.

## LARA.

### CHANT DEUXIÈME.

I.

Les ombres de la nuit pâlissent; les vapeurs groupées en flocons autour des montagnes se fondent dans les lucurs du matin, et la lumière éveille le monde. L'homme a un jour de plus pour grossir son passé, et le conduire à peu de chose, si ce n'est à sa fin; mais la puissante nature s'élance, comme de son berceau; le soleil est au ciel et la vie sur la terre, les fleurs dans la vallée, la splendeur dans les rayons du jour, la santé dans le souffle de la brise, et la fraîcheur dans l'onde des ruisseaux. Homme immortel! contemple l'éclat de tant de beautés, et dis-toi, dans la joie de ton cœur: « Tout cela est à moi! » Regarde, pendant que tes yeux enchantés peuvent voir encore; le jour n'est pas loin où tout cela ne sera plus à toi; alors, pleure qui voudra sur ta cendre insensible! ni la terre ni le ciel ne te donneront une larme; il ne se formera pas un nuage, il ne tombera pas une feuille